

LAUREN ROBERTS

Powerless

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Demay

Flammarion >
Québec

Couverture : Pascal Guédin / Direction artistique Gallimard, d'après les photos de © Mohamad Itani / Arcangel Images, © Ortis / Shutterstock et Adobe Stock
Intérieur : Soft Office

© Lauren Roberts, 2023.

Publié en accord avec Simon & Schuster UK Ltd
1st Floor, 22 Gray's Inn Road, London, WC1X 8 HB
A Paramount Company
POWERLESS est une marque déposée de Library LLC.

© Éditions Denoël et Gallimard, 2024 pour la traduction française.

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2025 pour la présente édition.

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-332-1

ISBN (PDF) : 978-2-89811-333-8

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-334-5

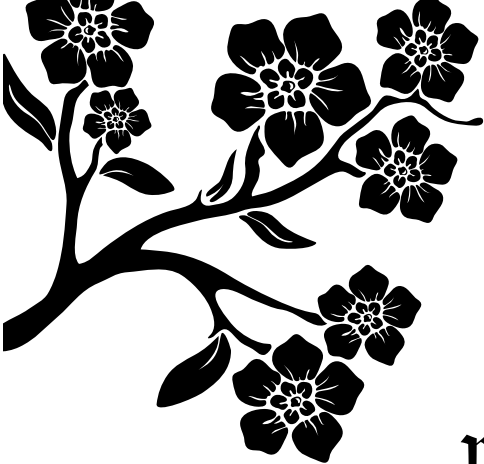
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2025

flammarionquebec.com

À toutes les filles qui se sont un jour senties impuissantes.







1

Paedyn

Un liquide chaud et épais dégouline le long de mon bras.
Du sang.

C'est drôle, je ne pensais pas que le garde avait réussi à m'entailler avec son épée avant que mon poing atteigne son visage. Tout Fulgurant qu'il soit, ses réflexes n'étaient apparemment pas aussi rapides que mon crochet du droit.

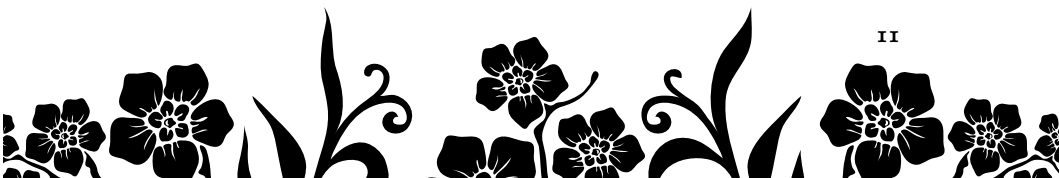
L'odeur piquante de la suie me fait lever une main crasseuse devant mon nez pour éviter d'éternuer.

Ce serait une façon bien pathétique de se faire repérer.

Mais mon nez décide finalement de ne pas alerter les Impériaux qui grouillent en contrebas de ma cachette, et je repose la main contre le mur répugnant. J'y ai appuyé mon dos, les pieds pressés contre le mur d'en face.

Je prends une longue inspiration, m'étouffant à moitié à cause de la suie, avant de poursuivre ma lente ascension. Les muscles des cuisses aussi brûlants que mes narines, je progresse en refoulant d'autres étternuements.

Je n'avais pas vraiment prévu de passer la soirée à me tortiller entre les briques d'une cheminée. L'espace exigu me fait transpirer, mais je ravale ma peur jusqu'à atteindre le haut du conduit, impatiente de remplacer les briques sales par le ciel étoilé. Quand ma tête émerge enfin, j'inhale goulûment l'air poisseux puis je



me hisse à l'extérieur, immédiatement bombardée d'odeurs encore moins agréables que la puanteur de fumée qui imprègne mon corps, mes vêtements, mes cheveux. Des relents de sueur, de poisson, d'épices et de fluides corporels divers se mélangent pour créer ce fumet qui embaume toute l'Allée des Pillards.

En équilibre au sommet du conduit, je plisse les yeux entre les ombres pour inspecter mon bras visqueux. L'absence de la morsure caractéristique du coup d'épée m'aurait presque fait oublier la plaie.

J'arrache une bande de tissu de la tunique moite qui me colle à la peau pour tamponner la blessure.

Adena va me tuer, j'ai bousillé ses coutures. Encore.

Lorsque je frotte mon bras pour que le tissu rugueux de ma chemise absorbe le liquide collant, je suis surprise de ne pas ressentir la pointe de douleur habituelle.

C'est là que je la sens.

L'odeur du miel.

Le miel des brioches fourrées dans les nombreuses poches de ma veste en lambeaux, qui goutte le long de mon bras, comme du sang. Je laisse échapper un soupir, excédée de ma propre méprise.

C'est néanmoins une bonne surprise. À choisir, je préfère nettoyer du miel que du sang.

J'inspire profondément et balaie du regard les bâtiments délabrés croulant entre les lumières vacillantes qui parsèment la rue. Il n'y a pas beaucoup d'électricité dans les bas-fonds, mais le roi nous a généreusement gratifiés de quelques lampadaires. Grâce aux Volts et aux Érudits qui ont associé leurs dons pour créer un réseau électrique fonctionnel, je dois redoubler d'efforts pour rester dissimulée dans l'ombre.

Au-delà des lignes de taudis, les rues deviennent progressivement plus larges, les boutiques plus grandes et les bâtisses plus aisées. Les baraquements se transforment en maisons, les maisons en manoirs, jusqu'au bâtiment le plus intimidant de tous. En plissant les yeux dans l'obscurité, j'arrive presque à distinguer les tours du palais royal et la voûte inclinée qui le jouxte.

D'un clignement de paupières, je ramène mon regard vers la rue béante qui s'étale à mes pieds et je scrute les bâtiments sommaires. L'Allée des Pillards est le cœur des bas-fonds, ses artères grouillent de trafiquants et autres criminels. Je parcours des yeux les dizaines d'autres ruelles et rues attenantes, et je me perds dans le labyrinthe qu'est cette cité. Je relâche enfin ma respiration et ose un petit sourire devant cette vue familière.

Chez moi. En quelque sorte. Techniquement, un chez-soi implique la présence d'un toit au-dessus de sa tête.

Mais il est beaucoup plus divertissant de fixer le ciel étoilé qu'un plafond.

J'en sais quelque chose, j'avais jadis un plafond à fixer, avant d'avoir besoin de la compagnie des étoiles.

Mon regard trahit ma volonté et finit par se tourner vers l'autre bout de la ville, vers mon ancien chez-moi, entre la rue des Marchands et celle de l'Orme. Là où une belle et heureuse famille est probablement rassemblée dans la salle à manger à partager rires et discussions sur la journée écoulée...

Je suis sortie de mes âpres pensées par un bruit sourd suivi de chuchotements. Mes oreilles sont aux aguets mais il m'est impossible de distinguer plus que la voix étouffée du garde que j'ai, dans ma grande amabilité, relevé de ses fonctions il y a quelques instants.

— ... s'est approché par-derrière, aussi silencieux qu'une souris, et là... là, tout ce dont je me souviens, c'est d'une tape sur l'épaule et d'un poing dans ma figure.

Une voix féminine très agacée et très agaçante fait retentir un écho criard dans le conduit de cheminée.

— Vous êtes un Fulgurant, par la Peste, n'êtes-vous pas censé avoir des réflexes un tant soit peu rapides ?

Elle prend une longue inspiration :

— Avez-vous au moins pu voir son visage avant de le laisser dévaliser ma boutique ? Encore une fois ?

— Je n'ai vu que ses yeux, grommelle le garde. Bleus. Très bleus.

La femme soupire, irritée.

— Cela va nous être d'une grande aide. Donnez-moi juste le temps de descendre la Pillards pour arrêter tous ceux qui ont les yeux très bleus, comme vous dites.

Je réprime un ricanement et un craquement se fait entendre dans la pièce adjacente, accompagné d'un chœur de pas feutrés. Au gémissement du bois vermoulu ployant sous les bottes, je déduis que trois gardes viennent se joindre à la chasse à l'homme.

C'est le moment de décoller.

Je m'extirpe du conduit de cheminée et, m'agrippant au bord du toit, balance mes jambes dans le vide au-dessus de la rue. Dans un souffle, je lâche prise. Je dois me mordre la langue pour ne pas crier quand la gravité m'aspire vers le sol. J'atterris avec assez peu de délicatesse dans le chariot rempli de paille d'un marchand. Les petits brins durs traversent mes vêtements comme si je n'étais qu'un de ces coussins à aiguille d'Adena. Je m'échappe en sautant du véhicule dans un nuage de chaume et de suie.

J'entame mon trajet vers le Fort. Je tente de tuer le temps en démêlant les brins secs coincés dans mes cheveux, naviguant entre les vieux fourgons de marchandise abandonnés pour la nuit, sautillant au-dessus des détritiques et autres breloques laissés sur le sol. Les pillards adossés au fond des allées ou cachés entre deux immeubles murmurent sur mon passage.

J'ai une conscience aiguë du poids de la dague glissée dans ma botte ; la fraîcheur du métal contre ma peau me rassure tandis que je dépasse un groupe de compagnons d'infortune sans abris qui se rassemblent pour la nuit. Certains sont protégés par un halo violet, les autres ne sont pas assez puissants pour profiter d'une nuit de sommeil en sécurité. C'est ce pouvoir trop faible qui les a menés aux bas-fonds.

Je m'efforce de conserver un pas léger et assuré tout en scrutant les ruelles autour de moi. Ne jamais baisser la garde. Les pauvres ne font pas la fine bouche. Une pièce est une pièce et peu importe qu'elle provienne de la bourse d'un riche ou d'un mendiant encore plus dans le besoin qu'eux.

Je croise plusieurs gardes en déambulant entre les rues et je me force à ralentir pour ne pas attirer leur attention. Chaque échoppe, chaque coin de rue et chaque trottoir offrent leur lot d'agents du gouvernement dans leur uniforme blanc immaculé. Ces brutes d'Impériaux sont stationnés tout au long de l'Allée des Pillards par décret du roi, à cause de l'augmentation récente de la criminalité dans le quartier.

Je n'ai de toute évidence rien à voir là-dedans.

Je me glisse dans une allée plus étroite qui se termine en cul-de-sac. Là, bien cachée dans l'ombre, se dresse une barricade de fortune composée de morceaux de chariots brisés, de cartons, de vieux draps et de Peste sait quoi d'autre. Avant d'avoir parcouru la moitié du chemin qui me sépare de ce taudis que l'on appelle notre maison, un visage obscurci de boucles folles apparaît devant le Fort.

— Tu l'as?!

Elle déplie lestement ses longues jambes et se lève, se faufile négligemment à travers le mur qui constitue notre barricade et bondit vers moi, les yeux tellement débordants d'espoir qu'on pourrait croire que je viens lui offrir un vrai toit au-dessus de sa tête et un repas chaud. Je ne peux lui proposer ni l'un ni l'autre, mais j'ai quelque chose qui sera, pour elle, bien plus précieux.

Je soupire :

— Je suis blessée que tu doutes de moi, Adena. Je pensais que tu aurais un peu plus de respect pour mes capacités, après tout ce temps.

Je laisse mon sac glisser au sol et en sors la soie rouge chiffonnée, incapable de réprimer un petit sourire face à l'émerveillement qui se lit sur les traits d'Adena.

Elle empoigne le tissu de ses mains avides et en caresse les doux plis du bout des doigts. Sous sa frange bouclée, ses yeux noisette me fixent comme si j'avais exterminé la Peste à moi toute seule, alors que j'ai simplement dérobé un morceau de tissu à une femme à peine mieux lotie que nous deux.

Comme si j'étais l'héroïne de cette histoire et non la méchante.

Le sourire d'Adena est au moins aussi éclatant que le soleil au-dessus du Désert Écorché.

— Pae, tu fais des miracles avec tes doigts baladeurs, tu le sais ça ?

Elle se jette à mon cou et me serre si fort qu'un peu de miel dégouline encore sur les pans de ma veste, créant des flaques collantes dans mes poches.

— En parlant de doigts baladeurs...

Je m'écarte d'elle pour atteindre les brioches écrasées. J'en repêche six, qu'on ne peut plus vraiment qualifier d'appétissantes avec les brins de paille qui en décorent maintenant le dessus.

Les pupilles d'Adena s'élargissent à la vue des pâtisseries. Elle m'en arrache une des mains aussi avidement qu'elle l'a fait pour le tissu. La brioche à mi-chemin de sa bouche, elle tourne les talons et file droit à travers la barricade dans notre Fort, où elle s'assoit en tailleur sur les tapis rêches et délavés qui recouvrent le sol. Elle tapote la place à côté d'elle, impatiente et, contrairement à elle, je dois escalader maladroitement le mur avant de pouvoir m'y installer.

— Je parie que Maria n'était pas très contente que tu pilles sa boutique. Encore une fois. La pauvre, elle devrait vraiment investir dans la sécurité, dit Adena en mordant dans sa brioche. Un sourire moqueur se dessine sous les miettes qui parsèment son visage.

Je vole cette femme au moins une fois par mois depuis plusieurs années, et elle n'a abouti qu'à une seule conclusion jusqu'à présent : je serais, a priori, un homme. Pas très finaude, mais elle a le mérite d'essayer.

— En fait, dis-je en haussant les épaules, il y avait deux Impériaux de plus que d'habitude devant sa porte. Elle doit commencer à en avoir marre de compter les brioches volées.

À la vue du sourire sur mes lèvres, Adena plisse ses yeux noisette :

— La Peste soit louée que tu ne te sois pas fait attraper, Pae.

Ma mâchoire se crispe instinctivement quand la formule franchit ses lèvres. Sa bouche à elle reste ouverte entre deux bouchées. Sa gêne est visible. Elle fronce les sourcils et s'éclaircit la gorge :

— Désolée. L'habitude.

Sans que je m'en rende compte, mes doigts cherchent l'épaisse bague autour de mon pouce pour la faire tourner et je souris faiblement. C'est le genre de sujet que l'on évite d'aborder, même s'il n'est devenu tabou que par ma faute.

Tout ça à cause d'un instant de faiblesse qui m'a pourtant honteusement soulagée.

— Tu sais que ce ne sont pas les mots qui m'embêtent, c'est...

— Le sens qu'ils portent, me coupe-t-elle en souriant, sur un ton qui imite si bien ma voix que c'en est presque choquant.

J'éclate de rire et manque de m'étouffer avec un morceau de pâte sucrée.

— Tu me cites, maintenant, A ?

En guise de réponse, elle mord dans une brioche avant de déclarer, la bouche pleine :

— Et ce n'est pas l'idée de la Peste qui te rend malade, mais ce qui s'est passé après.

J'acquiesce doucement en suivant du doigt les motifs usés du tapis sous nos jambes, sensation familière contre ma peau. L'idée de remercier une Peste qui a tué des milliers d'Ilyens m'a fait perdre l'appétit, même pour des brioches au miel. Remercier cette chose qui a causé tant de douleur, de morts et de discrimination...

Mais les seuls qui importent à présent sont ceux que la Peste n'a pas tués. Le royaume est resté isolé pendant des années pour empêcher la propagation de la maladie aux villes mitoyennes, et seuls les habitants les plus forts d'Ilya ont survécu à cette infection qui a modifié la nature même des êtres humains. Ceux qui étaient rapides devinrent inarrêtables, les forts devinrent imbattables et ceux qui évoluaient dans l'ombre ne firent qu'un avec

elle. Des dizaines de capacités surnaturelles furent octroyées aux Ilyens et à eux seuls, chacune avec ses spécificités, sa puissance, son utilité.

Des dons offerts en récompense, pour avoir survécu.

Ils sont les Élités. Ils sont extraordinaires. Ils sont exceptionnels.

— Je veux juste que...

Adena laisse sa phrase en suspens et triture sa brioche en peinant pour une fois à trouver les mots adéquats.

— Sois prudente, Pae, c'est tout. Si tu te fais prendre et que tu n'arrives pas à t'en sortir en les baratinant...

— Tout ira bien, je déclare de manière bien trop nonchalante dans le but d'ignorer la vague d'inquiétude qui me submerge. C'est ma vie, A. Ça a toujours été comme ça.

Malgré son sourire qui persiste, elle soupire en secouant la main comme pour éloigner mes mots.

— Je sais, je sais. Tu gères face aux Élités.

Je suis happée par une vague de soulagement qui me laisse à la fois coupable et reconnaissante car elle me connaît véritablement. Tous les survivants de la Peste n'ont pas eu la chance d'être dotés de capacités surnaturelles. Non, les Ordinaires sont juste... ordinaires. Et pendant quelques décennies après la maladie, les Ordinaires et les Élités ont vécu en paix.

Jusqu'à ce que le roi Edric décrète que les Ordinaires n'avaient plus leur place dans son royaume.

C'était il y a plus de trente ans, quand une épidémie a ravagé notre territoire. Profitant de l'arrivée de ce qui était très probablement une maladie bénigne, les Soigneurs du roi ont déclaré que les Ordinaires étaient porteurs d'une pathologie indétectable, raison pour laquelle ils n'avaient pas développé de pouvoirs. L'exposition prolongée à cette affection invisible affaiblissait les Élités et leurs dons. Les Ordinaires étaient donc toxiques pour les Élités et leurs capacités surnaturelles chéries.

Je me fais violence pour ne pas rouler des yeux à cette idée.

Mon père était convaincu que ce n'étaient que des conneries,

et je suis d'accord avec lui. Mais, même si j'avais une preuve des mensonges éhontés du roi, on ne fait pas confiance à une gamine des bas-fonds.

Le roi ne pouvait pas laisser sa société élitiste se déliter au contact des Ordinaires. L'extinction n'est pas une option envisageable quand on est extraordinaire.

Et ainsi a commencé la Purge.

Même maintenant, des dizaines d'années plus tard, les histoires de corps entassés sous le soleil brûlant sont fréquemment racontées autour des feux de camp. Des histoires pour faire peur, qu'on se chuchote entre enfants.

Des doigts collants se referment sur les miens, le miel sur les mains d'Adena est aussi doux que le sourire que nous échangeons. Mon secret est enfoui dans l'éclat de ses prunelles, dans l'expression de loyauté qui illumine ses traits. Je me suis longtemps résignée à ne jamais rien posséder de réel. Chaque amitié était fausse, chaque acte de bonté calculé.

« Cache tes sentiments, cache ta peur et, plus important encore, cache-toi derrière une façade. Personne ne doit savoir, Paedy. Ne crois rien ni personne en dehors de ton instinct. »

La voix douce de mon père qui résonne ainsi dans mon esprit est étrangement troublante. Elle me rappelle que tout dans ma vie devrait être mensonge, que je devrais être en train de mentir à la fille assise devant moi autant qu'au reste du royaume.

Je n'ai autorisé mon égoïsme à prendre le pas sur ma raison qu'une seule nuit, mais ce court laps de temps a été amplement suffisant pour nous mettre en danger toutes les deux.

— Bon, assez parlé de la Peste, déclare Adena d'une voix enjouée, en inspectant les ruelles autour de nous. Et de ta... situation.

Je ne me donne pas la peine d'étouffer mon grognement :

— On dirait que ces deux années à mes côtés n'ont pas suffi à t'apprendre l'art de la subtilité, A.

Je doute qu'elle m'ait entendue. Je doute qu'elle soit en mesure de se concentrer sur autre chose que le morceau de

tissu qui glisse entre ses doigts en cet instant. Ses yeux noisette scrutent son matériel de couture, Adena a abandonné notre conversation et rêve des pièces qu'elle va pouvoir créer avec sa soie. Ses mains brunes fouillent la montagne de chutes de tissus à la lumière vacillante de notre lampe, les plient, plantent l'aiguille. Elle se pique le doigt et pousse une bordée de jurons.

Nous vaquons à nos occupations en discutant confortablement, comme on le fait après avoir survécu des années ensemble dans la rue. Je sais interpréter les marmonnements d'Adena autour des épingles pressées entre ses lèvres. Je me calme enfin en observant ses doigts précis et ses sourcils froncés. Elle est trop absorbée par son travail pour dormir.

Une douleur aiguë dans les côtes me sort de ma somnolence. L'angle de la pierre qui dépasse du sol de la ruelle me fait maugréer entre mes dents.

— Je te promets qu'un jour je volerai un sac de couchage.

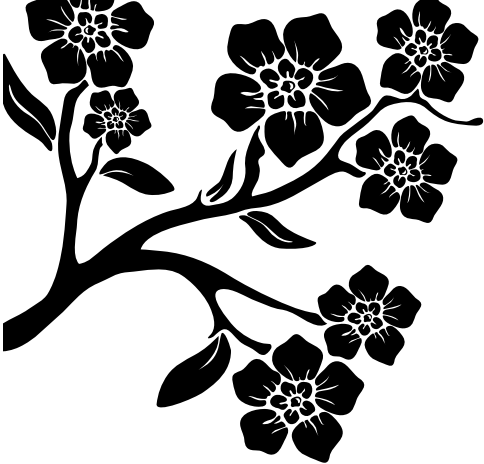
Adena lève les yeux au ciel, comme à chaque fois que je profère cette promesse vide.

— Je le croirai quand je le verrai, Pae, récite-t-elle.

Je dois rouler sur moi-même une dizaine de fois avant que la couverture rugueuse soit correctement installée sous ma nuque.

— Si tu n'arrêtes pas de gigoter, je jure que je te coudrai la peau à ce foutu sol, dit Adena d'un ton aussi sirupeux que les brioches au miel.

— Je le croirai quand je le verrai, A.



2

Kaí

Une boule de feu me frôle le visage et manque de brûler l'intégralité de mes cheveux. J'ai tout juste le temps de me baisser avant de sentir la seconde vague de chaleur qui ondule vers moi.

Par la Peste, Kitt est de bonne humeur aujourd'hui.

En équilibre sur la pointe des pieds, j'aperçois la sphère de feu fonçant dans ma direction, et une sensation familière d'adrénaline se diffuse dans tout mon corps. Je projette un bouclier d'eau, et le feu s'y écrase dans un crépitement avant de disparaître en un nuage de vapeur. Kitt plisse les yeux pour tenter de me distinguer à travers cette fumée avant de les écarquiller quand je me jette soudainement sur lui. Nous roulons dans la poussière et je le cloue au sol, un poing enflammé pointé sur son visage.

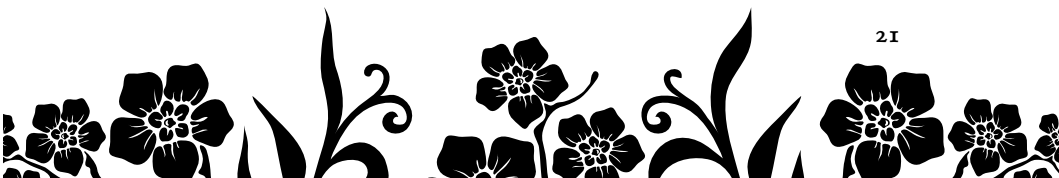
— Tu te rends ?

Je ne peux retenir le sourire qui pointe au coin de mes lèvres. Il crachote un éclat de rire, son regard passant de mon visage à mon poing levé près de sa joue :

— Si je dis non, me frapperas-tu vraiment, petit frère ?

Malgré la flamme qui danse à quelques centimètres de sa peau, une lueur espiègle éclaire les yeux de Kitt.

— Je pensais que tu saurais répondre tout seul à cette question, je rétorque en reculant doucement mon poing tendu pour viser.



— D'accord, d'accord, je me rends ! éructe Kitt. Mais seulement parce que je ne veux pas que ce pauvre Eli doive encore nous remettre le nez en place.

Avec un ricanement sombre, j'imagine la tête du médecin royal si nous débarquions dans son cabinet avec un nouvel os cassé. Après m'être relevé rapidement, je tends la main à Kitt, toujours étalé sur le sol.

Son expression rieuse n'est pas complètement sincère lorsqu'il reprend :

— Peste, Kai. Tu es devenu plus doué que moi pour contrôler mes propres pouvoirs.

— C'est pour ça que c'est toi qui seras roi, je réponds simplement. Pendant que je serai au front à distraire nos ennemis grâce à ma beauté époustouflante.

— Est-ce que tu insinues que je ne suis pas assez beau pour distraire nos ennemis ? feint-il d'être offensé.

— Ce que je veux dire c'est que nous ne sommes que demi-frères, je suis donc désolé de t'apprendre que tu ne possèdes que la moitié de mon charme.

Kitt laisse échapper un nouvel éclat de rire :

— Si on suit ta logique, j'imagine que tu n'as donc que la moitié de mon intelligence.

— Que la Peste en soit louée.

J'ai à peine terminé ma phrase qu'il me bouscule en souriant.

Nous remontons le chemin qui longe les cercles de terre battue dédiés à l'entraînement, au pied du château. Les Impériaux en formation et autres Élités de la noblesse n'interrompent pas leur joute quand nous passons à côté d'eux, la plupart préférant utiliser leur pouvoir plutôt que les armes traditionnelles. Beaucoup de têtes se tournent cependant sur notre passage ; leur regard me brûle la peau autant que le soleil au-dessus de nos têtes. Ignorant ces spectateurs, j'inspire l'odeur familière de sang, de sueur et de larmes qui imprègne le terrain avant d'attraper une épée sur un râtelier et d'en lancer une à Kitt. L'expression torve sur sa figure reflète son exaspération.

— Tu sais bien que j'ai toujours préféré les combats classiques plutôt que les pouvoirs, dis-je en réponse à son regard inquisiteur, tout en testant nonchalamment l'équilibre de ma lame.

Kitt se place dans le cercle de terre battue en roulant des yeux :

— Oui, je sais combien tu aimes me faire mordre la poussière de la pointe de ton épée.

Je fais jouer l'articulation de mon poignet, ma lame virevolte autour de moi alors que nous commençons à nous tourner autour.

— C'est en effet un de mes passe-temps favoris.

Je me fends soudainement en avant et frappe si fort ma lame contre la sienne qu'une vibration remonte dans mon bras.

— Tu vois? C'est amusant.

La mâchoire de Kitt se tend sous mon assaut.

— Formidable.

Je me laisse emporter par cette transe familière, laisse mes pieds se déplacer autour du cercle au rythme des coups, et me perds dans la danse. Mon esprit se vide. Mon corps pulse d'une énergie nouvelle. C'est quand je me bats que je me sens le plus vivant. C'est le sens de ma vie, ce qui m'a permis de ne pas devenir fou pendant toutes ces années d'études.

« Un roi stupide est un roi mort. »

Les mots de mon père résonnent dans mon esprit, martelés jusqu'à être gravés sous mon crâne de jeune garçon à chaque fois que je me plaignais de mes leçons ennuyeuses. Même si je n'ai pas à m'inquiéter de devenir un roi stupide ni un roi mort, puisque je ne serai pas roi du tout. Après que j'ai balancé cette vérité à mon père lors d'une dispute, il a inventé un autre dicton pour guider ma vie :

« Un Exécuteur stupide signifie un empire vaincu. »

Encourageant.

Une douleur aiguë se propage dans mon avant-bras et me ramène brusquement à la réalité.

— Tu devrais te concentrer sur le combat, Kai, ou je pourrais bien te battre.

Mon nouvel objectif est d'effacer l'expression suffisante et triomphale de son visage.

— Je ne voudrais pas d'un futur Exécuteur paresseux...

Avant qu'il n'ait pu terminer sa remarque, je repousse son épée, qui lui échappe et retombe sur le sol. Je bloque la lame sous mon pied avant de pivoter pour me retrouver derrière lui. D'un mouvement fluide, je lève le talon, tire la dague de ma botte et en pose la pointe acérée contre son dos.

— Excusez-moi, Votre Altesse, pouvez-vous répéter ?

Je le relâche et me plie en une révérence moqueuse tout en replaçant la dague dans ma botte tandis qu'il se retourne vers moi. Cette courbette me vaut une tape à l'arrière de la tête qui me laisse étourdi, mais que je retourne avec plaisir à un Kitt amusé.

Ses cheveux blond foncé sont bien plus foncés que blonds en cet instant, maculés de boue à force de se rouler par terre. Nos chemises ont été abandonnées depuis longtemps sous la chaleur de l'été, et la sueur perle sur son torse bronzé autant que sur le mien.

Il est si évident que nous ne sommes que demi-frères que c'en est presque comique. Outre nos différences physiques, je ne suis pas aussi bienveillant que Kitt, et il n'est pas aussi brutal que moi. Il est patient, aimable et taillé pour le trône alors que je le suis pour le champ de bataille.

Un roi, alors que je suis un tueur.

— Kai, tu m'écoutes au moins ?

Kitt affiche une expression à la fois inquiète et amusée en claquant des doigts sous mon nez.

— Peste, tu as perdu combien de litres de sang ?

Je suis son regard jusqu'à la blessure sur mon bras d'où s'échappent des traînées rouges. Le sang s'est infiltré entre mes phalanges et goutte du bout de mes doigts sur le sol.

— Eh bien, ce n'est pas encore aujourd'hui qu'Eli pourra prendre un jour de congé. Tout ça grâce à toi, dis-je en relevant les yeux vers mon demi-frère, prêt à parer une remarque, mais il est concentré sur quelque chose à l'autre bout du terrain.

Mes yeux se portent vers la silhouette qui s'approche de nous en se pavanant, son uniforme d'entraînement en cuir épousant la moindre de ses courbes, cheveux lilas au vent.

— Oh regardez. Voilà Blair la garce, je grommelle juste avant qu'elle n'arrive à notre niveau.

Kitt rit.

— Salut, les garçons, lance-t-elle de sa voix mielleuse mais aussi froide que la glace. Alors, comment se passe l'entraînement ?

Elle nous inspecte tous les deux de haut en bas avant de revenir à nos visages, un rictus au coin des lèvres :

— Tu t'entraînes pour les Épreuves, Kai ?

— Je n'ai pas besoin d'entraînement.

Un sourire étire doucement ses lèvres.

— Je me disais que notre futur Exécuteur aurait envie de faire bonne impression en gagnant devant tout le royaume, déclare-t-elle d'un ton faussement nonchalant, soudainement très intéressée par ses ongles.

Je soupire de lassitude en passant la main dans mes cheveux :

— Et c'est exactement ce que je compte faire.

Le sourire qu'elle me décoche est tout sauf agréable :

— J'espère bien, étant donné que tu es l'Élite le plus puissant de la décennie. Enfin, c'est ce qu'on dit.

Par la Peste, c'est reparti pour un tour.

Kitt fait un pas en avant et pose la main sur son torse comme s'il était blessé :

— Aïe, Blair. Je me souviendrai de ton commentaire, quand je serai roi.

— Oh, est-ce que j'aurais blessé ton ego, Kitt ? demande-t-elle avec une petite moue, avant de reporter son attention sur moi. De toute façon, c'est moi qui vais remporter les Épreuves.

Je lâche un rire sans joie en examinant sa petite morphologie.

— Et qu'est-ce qui te rend si sûre de pouvoir participer ? je l'interroge, en sachant parfaitement qu'elle concourra.

Un mouvement de poignet, et une dague s'envole du râtelier pour répondre à ma question. J'ai à peine le temps de cligner

des yeux que l'arme est suspendue dans les airs, droit sur ma jugulaire.

— En tant que fille du général, déclare-t-elle en s'approchant à quelques centimètres de moi, j'ai de fortes chances de pouvoir participer. Tu ne crois pas ? continue-t-elle dans un murmure.

Elle glousse en pressant la dague un peu plus fort sur ma gorge pour souligner ses propos.

Le bourdonnement d'une dizaine de pouvoirs appartenant aux autres Élites qui s'entraînent autour de moi pulse dans mes veines. Je les force à se taire pour me concentrer sur les capacités de Blair et sur cette tension sous ma peau qui me pousse à m'en emparer. C'est une Télé puissante et sa petite démonstration avec la dague n'est qu'un aperçu de ce dont elle est capable. Je me tends vers ce fourmillement qui caractérise son pouvoir et le laisse me submerger, monter à la surface.

Et je le fais mien.

Exactement comme j'ai emprunté le pouvoir de Duo de Kitt pour manipuler l'eau et le feu. Exactement comme je peux m'approprier toutes les facultés qui m'entourent.

Je garde le visage fermé en faisant basculer la dague en lévitation pour la pointer sur la solide couche de cuir qui recouvre son corps, rien qu'à la force de mon esprit.

— Dans ce cas, tu devrais retourner t'entraîner, dis-je calmement avant de relâcher son pouvoir.

La dague retombe sur le sol dans un bruit sourd. Sans prendre la peine d'ajouter un mot, je tourne les talons et remonte le chemin vers le château.

Kitt cale silencieusement son pas sur le mien, apparemment aussi perdu dans ses pensées que moi, tandis que nous nous dirigeons vers le portail de la forteresse. Les Épreuves se dérouleront dans deux semaines et on dirait que je ne peux plus faire semblant d'ignorer leur existence, ni le rôle que je vais devoir y jouer.

L'odeur de poulet rôti et de pommes de terre qui s'échappe des cuisines est assez alléchante pour me distraire de mes

réflexions. Je jette un œil à Kitt, étrangement silencieux, avant de bifurquer vers l'origine de ces effluves.

— Bonjour, mesdemoiselles, je minaude en lâchant un petit sourire aux cuisinières et servantes qui s'affairent à préparer le souper. Je vous ai manqué ?

Je me hisse sur un plan de travail et m'y poste avec un air charmeur. Mon regard croise celui de quelques servantes qui rougissent avant de se replonger dans leur travail en échangeant gloussements et messes basses avec leurs voisines.

La vague de chaleur des fourneaux frappe d'un coup ma peau déjà humide de sueur...

Ma peau.

Je me passe la main dans les cheveux puis sur le visage, sans me préoccuper du fait que je me balade dans le château sans ma chemise, que j'ai abandonnée au bord du cercle d'entraînement crasseux, une habitude que même Père n'a pas réussi à éliminer.

Kitt passe la tête par la porte, tout sourire :

— Je me disais bien que c'était l'odeur de mon plat préféré. Tu es vraiment adorable, Gail.

Il se dirige droit vers la cuisinière en train de remuer la préparation crémeuse qui cuit dans une casserole au-dessus du feu, sa peau noire brillante de transpiration.

Elle ne peut s'empêcher de sourire en voyant le visage de Kitt s'illuminer :

— Oh, ne va pas t'imaginer que j'ai préparé ça spécifiquement pour toi, Kitty. La purée est aussi mon plat préféré.

Son sourire s'étire un peu plus tandis qu'elle lui pince la joue avant de retourner à son fourneau. Je croise son regard du haut de mon perchoir. Le sien descend vers mon bras dont j'ai oublié la plaie qui continue de saigner. Elle secoue la tête et prend un ton sévère :

— Je ne veux pas de sang dans ma cuisine, Kai.

Je ris :

— Ce ne serait pas la première fois.

Elle secoue à nouveau la tête en retenant un sourire. Depuis

notre enfance où nous courions dans les couloirs du château à moitié vêtus – ce qui est manifestement toujours le cas –, Gail nous glisse discrètement de la nourriture en plus et des friandises. Elle a souvent été témoin de disputes à propos de la dernière brioche au miel au milieu de ces cuisines.

— Ça fait longtemps que vous n’êtes pas venus me voir, vous deux, dit-elle en assaisonnant sa purée. Je vous ennuie tant que ça ?

— Toi oui, mais la nourriture, jamais.

J’ai à peine terminé ma phrase qu’une cuillerée de purée m’atterrit sur le visage. Je n’ai ni le temps ni l’énergie de l’esquiver, et la purée vient rejoindre le mélange de saleté et de boue séchée qui macule ma figure.

— On met toujours un peu d’animation ici, hein ? fait remarquer Kitt depuis le rebord sur lequel il s’appuie en me regardant décrocher la purée qui colle à mes cheveux.

Je saute du plan de travail et m’approche de la cuisinière à grandes enjambées pour lui plaquer un baiser sur la joue.

— C’est toujours un plaisir de te voir, Gail.

Je tends le bras derrière elle pour chiper une pomme dans la corbeille à fruits avant de continuer :

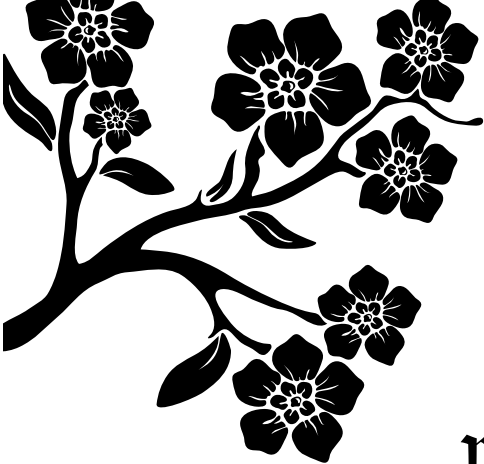
— J’attends notre prochaine bataille de nourriture avec impatience.

Après en avoir lancé une seconde à mon demi-frère, je frotte ma pomme contre le tissu de mon pantalon puis croque dedans.

— Prince Kai ?

Je me raidis, soupire et me tourne vers la voix. Un jeune garçon lève les yeux vers moi en jouant nerveusement avec sa chemise. Je hausse un sourcil en signe d’impatience.

— Le roi requiert votre présence dans la salle du trône.



3

Paedyn

La roue du chariot m'écrase les orteils. Je me mords la lèvre pour ne pas envoyer une réplique cinglante au marchand inconscient qui estropie les gens sans faire attention.

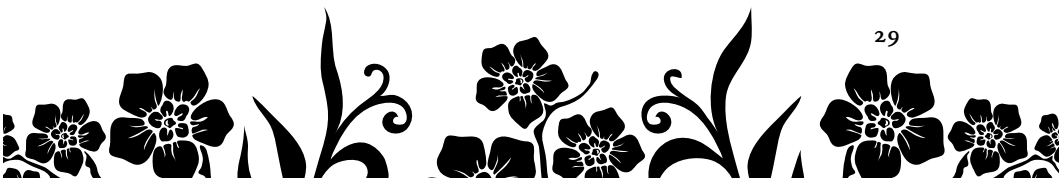
La journée commence bien.

J'ai mal dormi cette nuit à force de me tourner dans tous les sens et d'être sans arrêt réveillée par mes cauchemars habituels. Des images fugaces de mon père mourant devant moi sans que je puisse faire mieux que serrer sa main dans la mienne, moi en train de remonter le conduit d'une cheminée avant de me rendre compte que la sortie est bouchée, et Adena, la seule personne qui me reste en ce monde, hurlant tandis qu'on l'emmène loin de moi.

Adena a plusieurs fois essayé de me réveiller fébrilement de mes mauvais rêves. Ma seule réaction a été de me retourner pour essayer de retenir le peu de sommeil paisible que je pouvais dérober à la nuit. Je suis peut-être une voleuse, mais c'est moi qui me fais régulièrement déposséder de tout repos.

Persévérante, comme toujours, Adena a ensuite changé de stratégie : elle a décidé de me rendre folle en me lançant des morceaux de tissu au visage jusqu'à ce que je hisse le drapeau blanc.

Le soleil, plus paresseux que jamais, s'efforce de dépasser le



sommet des bâtiments délabrés, et l'ombre matinale s'installe dans l'Allée des Pillards. Je descends le chemin pavé qui prend vie et se met à bouillonner de travailleurs, de marchands criards et de mendiants qui implorent la pitié de tous ceux qui osent leur lancer un regard. Je me fonds aisément dans le chaos du quartier pauvre.

Mes doigts brûlent de chiper un peu de nourriture pour calmer mon estomac qui gargouille et pour en ramener à Adena. Mon regard saute rapidement d'un étal à l'autre, à la recherche de ma prochaine victime à dépouiller quand...

Quelque chose ne va pas.

Quatorze. Ils ne sont que quatorze Impériaux en faction aux abords de la rue.

Mais ils devraient être au moins seize aujourd'hui.

Je le sais car j'ai mémorisé le roulement des équipes.

Je repère Tête d'Œuf et Nez Crochu à leur emplacement habituel, au niveau de la boutique de Maria, accompagnés d'autres Impériaux aux noms tout aussi imagés. Avec leur masque de cuir blanc qui m'empêche de voir leur visage, il m'est difficile de trouver des surnoms plus créatifs à ces salauds, mais je suis assez fière de ceux que j'ai inventés.

L'idée d'être entourée de moins de gardes devrait normalement être un soulagement, et mon inquiétude est peut-être le signe que mes pouvoirs de Médium se sont finalement déclenchés, mais je ne suis pas tranquille.

Mon estomac gargouille méchamment d'impatience.

La nourriture d'abord, les pressentiments étranges ensuite.

Je me glisse facilement entre les passants, prélevant des pommes du chariot qui m'a roulé sur les pieds ; la vengeance est aussi douce que le goût du fruit mûr dans lequel je plonge mes dents. Appuyée contre le mur croulant d'une échoppe, je remarque un garçon, vraisemblablement un apprenti, en plein marchandage avec un artisan. J'observe la scène : il fusille l'homme du regard avant de lui balancer quelques pièces et d'attraper un lot de ce qui ressemble à du cuir noir. Mes pupilles

passent rapidement d'une pièce à l'autre et je calcule un prix bien trop élevé pour du simple cuir.

Il est pressé. C'est pour ça qu'il est prêt à payer le double du prix plutôt que de perdre son temps à négocier un rabais. Et il a de quoi se le payer.

La cible parfaite.

Je m'engage dans la rue et me dirige vers le garçon qui est maintenant en train de traverser prestement la foule. Je tire sur le lacet de cuir qui retient mes cheveux et ils tombent dans mon dos en une cascade emmêlée d'ondulations argentées. Je maugrée contre la vague de chaleur moite qui s'empare déjà de ma nuque. Les cheveux lâchés sur les épaules et devant mes yeux, je me transforme en l'image parfaite de la jeune fille innocente.

«Fais en sorte qu'ils te sous-estiment. Qu'ils ne te voient que lorsque tu l'auras décidé.»

Je n'ai pas entendu la voix de mon père depuis si longtemps. Son timbre doux risque de bientôt s'échapper de ma mémoire pour se perdre dans la mort avec lui.

Ma pensée vole en éclats quand nous nous heurtons.

Je trébuche, bras en avant pour attraper l'apprenti qui ne se doute de rien et l'entraîner dans ma chute. Un poing serré sur sa chemise, je glisse l'autre main dans la poche de sa veste qui contient les pièces que j'ai repérées. Je sens six sous et résiste à l'envie de tous les empocher, avant d'en faucher seulement trois.

L'avidité n'est pas un sentiment facile à contenir, pourtant je m'oblige à laisser le reste de l'argent, sachant qu'il est probablement assez intelligent pour se rendre compte du poids manquant dans sa veste si je le déleste de toutes les pièces. Et mon dos se portera mieux sans les cicatrices supplémentaires que je risque de recevoir si je me fais prendre.

Mais au moment où je vais retirer ma main et bafouiller une excuse pour avoir presque renversé le garçon, la pulpe de mes doigts accroche la doublure de sa veste. Non, pas juste la doublure : une poche secrète. À l'intérieur, je sens un morceau de parchemin plié et, poussée par un élan que je ne saurais expliquer

ou justifier, je décide de le soutirer également avant de dégager mes doigts et de lancer un regard timide à l'apprenti.

À travers les cheveux qui volettent devant mon visage, je remarque ses yeux bruns écarquillés. Je me compose une expression d'embarras le plus réaliste possible et je lâche précipitamment sa chemise.

Je fais un pas en arrière pour créer un vide entre nous en soufflant pour repousser une mèche de cheveux.

— Je suis vraiment désolée, monsieur !

Je force sur ma voix pour paraître à bout de souffle, embarrassée, sans défense :

— Je dois sans aucun doute être la seule personne de tout Ilya capable de trébucher sur de l'air !

Allez. Sous-estime-moi. Je suis inférieure à toi.

Il passe une main dans ses cheveux bouclés en s'esclaffant :

— Ce n'est pas grave. Je dirais même que c'est un talent plutôt impressionnant.

Il sourit, mais son regard est un peu trop insistant à mon goût. Je lui offre en échange un petit rictus et un hochement de tête avant de tourner les talons pour disparaître dans la foule.

Le parfum sucré des brioches au miel flotte au-dessus des passants quand je dépasse la boutique de Maria pour bifurquer vers une des multiples ruelles qui bordent la Pillards. Le papier que j'ai dérobé devient humide de transpiration dans mon poing serré. Quel genre d'information mérite qu'on la dissimule ainsi ?

C'est justement ce que je vais découvrir.

Je m'adosse à un mur de brique sinistre pour déplier le parchemin et en révéler l'inscription manuscrite :

Assemblée débute un quart d'heure après minuit.

Maison blanche entre Marchands et Orme.

Amener la marchandise.

Mon cœur accélère sous le coup de la stupéfaction et je fixe la note en clignant des yeux, déconcertée.

C'est ma maison.

Enfin, c'était ma maison.

Je déduis à l'inclinaison des lettres et aux taches d'encre que ces mots ont été écrits à la hâte, probablement pour être mis à l'abri des yeux trop curieux au plus vite.

Curieux comme les miens.

Des dizaines de questions se bousculent dans mon esprit, chacune plus perturbante que la précédente. Par cette maudite Peste, pourquoi organiserait-on une assemblée dans ma maison ?

Ancienne maison. Tu l'as quittée, tu te rappelles ?

Et tout ça au milieu de la nuit avec de la marchandise... ?

Le cuir.

Je chancelle sur les pavés irréguliers, brutalement ramenée à la réalité, et je m'aperçois que je suis en train de faire les cent pas. Je fourre le papier froissé dans ma veste, mes pensées toujours hors de contrôle, puis je rejoins la rue principale bondée et maintenant ensoleillée. Je secoue la tête pour tenter de me remettre les idées en place tout en me faufile entre les passants qui marchent, bavardent ou s'invectivent les uns les autres.

En reprenant mon chemin entre les chariots ambulants, je retrouve le rythme familier de mes journées de travail, c'est-à-dire de ma profession de voleuse. Je me demande si Adena arrive à vendre ses vêtements de l'autre côté de la longue rue.

Je vole, elle coud.

Notre vie s'organise comme ça depuis cinq ans. J'avais à peine treize ans et j'étais complètement seule au monde quand Adena m'a littéralement foncé dessus. Enfin, elle m'est passée au travers. Je n'oublierai jamais l'expression de l'Impérial qui lui courait après en criant quelque chose à propos de pâtisseries volées.

Je n'ai pas eu d'état d'âme à tendre la jambe immédiatement sur le chemin du garde. Dès que j'ai vu son visage toucher le pavé, je suis partie à la recherche de la jeune fille dégingandée à la chevelure bouclée qui m'avait traversée.

Une alliance précaire s'était conclue ce jour-là. Elle devait ne pas évoluer.

Un cri glaçant déchire l'agitation qui règne sur la Pillards et mes mains se figent à mi-mouvement au-dessus d'un pamplemousse. Je me retourne, le fruit complètement oublié, pour chercher la source du hurlement parmi le flot de passants. Mes yeux scrutent la foule et s'arrêtent sur une petite silhouette affaissée contre un poteau de bois taché de rouge au centre de la rue. Un Impérial surplombe le petit garçon, fouet à la main, une expression répugnante de satisfaction sur le visage. Je connais bien ce regard. J'ai maintes fois été cet enfant couvert de sang.

Il s'est laissé attraper.

Je me demande ce qu'il a volé, ce qui peut bien justifier une punition pareille. Un fruit ? Quelques pièces à un marchand, peut-être ? Je me souviens de ce que ça fait, de s'effondrer contre le bois, le corps tremblant de douleur à chaque coup de fouet, en se mordant la langue pour s'empêcher de pleurer. La douleur s'atténue, mais les cicatrices sont toujours là pour me rappeler à la vigilance.

Les plus jeunes finissent toujours par se faire prendre. Ils sont avides. Ils n'ont pas encore appris à contrôler leur cupidité ni à vivre avec la faim. Tout cela fait d'eux des cibles faciles pour les Impériaux qui aiment les utiliser comme exemples.

Je ne peux rien faire pour lui.

Je dois répéter ces mots dans ma tête pour empêcher mes pieds de me mener vers le garçon. Parce que j'ai déjà essayé une fois. J'ai essayé de protéger une petite fille qui me rappelait moi au même âge. Si apeurée, mais si déterminée à ne pas le montrer. Quand elle a levé les yeux, le feu dans son regard reflétait celui du mien. En fin de compte, mon intervention n'a servi qu'à nous obtenir des coups de fouet à toutes les deux.

Je grimace et me détourne rapidement de la scène effroyable, mais je me retrouve le nez collé à un uniforme amidonné et froissé en percutant le minable qui le porte.

L'Impérial baisse les yeux vers moi, le regard amusé derrière son masque blanc. Bien qu'il ait l'air d'avoir au moins dix ans de plus que moi, avec ses cheveux blonds en bataille, il prend le

temps de laisser courir paresseusement ses yeux sur mon corps. Je me mords la langue avant de dire quelque chose qu'il me ferait probablement regretter.

Les Impériaux ne sont pas connus pour leur comportement de gentilshommes avec les jeunes filles – ou avec qui que ce soit d'autre d'ailleurs –, et je ne vais pas m'attarder pour vérifier s'il se trouve être l'exception à la règle.

— Vraiment désolée, monsieur. Il semblerait que je sois vraiment maladroite aujourd'hui, dis-je en planifiant ma fuite à travers la foule.

Une main moite s'enroule autour de mon poignet et me force à me retourner. Je convoque tout ce qu'il me reste de force pour réprimer l'instinct de survie qui me hurle de lui envoyer mon genou dans l'aine et d'exploser son crâne sur le sol.

— Pourquoi es-tu si pressée ?

Son rictus découvre ses dents et ses yeux noirs déclenchent un frisson qui me parcourt l'échine, et la puanteur âcre de l'alcool qui se dégage de son haleine ne fait qu'ajouter à mon malaise.

Je souris et me force à être polie tandis que je m'extirpe de son emprise :

— J'essaie juste de terminer mes emplettes avant que le marché ne soit trop bondé, c'est tout.

— Hum, grogne-t-il en me fixant d'un œil sceptique. Dis-moi, c'est quoi ton pouvoir, gamine ?

Je lutte pour ne pas me raidir et il continue :

— Selon le décret promulgué par notre roi, je suis en droit de questionner quiconque me semble... questionnable.

Il aime contrôler la situation. Être en position de pouvoir.

— Je suis une Banale, je réponds simplement.

Un statut de la chaîne alimentaire des Élités qui n'est ni menaçant, ni important pour lui.

— Une Médium.

Je le regarde droit dans les yeux en prononçant ces mots, je veux que son cœur noir me croie.

— Vraiment ? Je n'ai jamais rencontré de Médium.

Il part d'un rire sombre et se rapproche de moi en penchant la tête si près de la mienne que je reçois un nouvel effluve d'alcool.

— Prouve-le, alors.

Je commence à me lasser de cet ordre.

Je plonge mon regard dans le sien. Je refuse de lui donner la satisfaction de me croire inquiète, bien que mon rythme cardiaque dise autre chose.

— Je sens de la colère et... du regret en vous. Vous... vous venez de vous séparer de votre femme. Enfin, c'est elle qui est partie, en fait.

L'expression choquée sur son visage me fait discrètement sourire.

— Et si vous voulez que je sois plus spécifique, parce que, eh bien, vous m'avez demandé de vous le prouver, donc, elle est partie parce que vous...

Je m'arrête au milieu de ma phrase, paupières fermées et doigts sur la tempe pour rendre l'imitation convaincante.

— ... Vous l'avez trompée ? Attendez, il y a autre chose...

Je jette rapidement un œil à son visage, maintenant rouge de rage, tout en continuant de me masser la tempe.

— Vous... vous voulez la reconquérir. Mais elle ne veut plus de vous...

Je suis prête à recevoir la gifle avant même de sentir la douleur envahir mon visage.

Du sang coule de ma bouche et je garde la tête tournée alors qu'il grogne tout près de moi.

— Une putain de sorcière, c'est ça que tu es. Hors de ma vue, Banale.

Je tourne les talons en souriant, le sang dégouline de ma bouche à mon menton. Un peu plus loin, j'attrape un tissu qui pend sur le rebord d'un chariot, auquel je m'adosse. Tout en serrant l'étoffe contre ma poitrine, j'en arrache un coin avec mes dents pour essuyer mon visage ensanglanté. Je vais en utiliser une partie comme mouchoir et je donnerai le reste à Adena. Une pierre, deux coups. En fourrant le morceau de tissu propre dans

mon sac maintenant rempli de nourriture, de pièces et autres objets volés, je me dirige vers le Fort en rejouant les cinq dernières minutes en boucle dans ma tête.

Il n'avait pas été très difficile d'énerver l'Impérial, et je savais qu'une fois sa rage déclenchée, il me frapperait sans réfléchir et me laisserait partir. Ce n'est pas la première fois que je fais cela. Et prouver mon pouvoir de « Médium » n'est pas très compliqué quand les indices de la vie d'une personne sont clairement inscrits sur lui.

Le premier indice de son mariage terminé était la fine ligne de peau un peu plus claire sur son doigt maintenant nu. J'ai ensuite remarqué qu'il avait transféré son alliance à son autre main au lieu de la mettre en gage contre de l'argent, ce qui m'a indiqué qu'il tenait toujours à son ex-femme et qu'il se languissait probablement d'elle. Ses cheveux ébouriffés, son uniforme froissé et l'odeur de whisky dans son haleine n'ont été que des preuves supplémentaires de son célibat et du fait qu'il n'a à présent plus de femme pour qui se rendre présentable.

Les hommes seraient probablement en voie d'extinction si les femmes n'étaient pas là pour s'occuper d'eux.

Pour ce qui est de sa tromperie, eh bien, c'était plutôt une déduction fondée sur le regard qu'il m'avait lancé, sans oublier bien sûr la réputation absolument *irréprochable* que les Impériaux se sont faite. Visiblement, cette déduction avait touché un point sensible avant de retomber sur ma joue.

Le soleil de midi cogne sur mes épaules pendant que je rentre au Fort afin d'y retrouver Adena pour le dîner, comme à notre habitude. Je prends mon temps pour parcourir la Pillards en grignotant chichement une pomme alors que la faim me tenaille.

L'odeur salée des poissons qui sèchent au soleil sur les charrettes flotte dans l'air. Les enfants se bousculent sur mon passage, riant, se poursuivant à travers la rue. Le son des voix qui négocient et jurent est comme une chanson à mes oreilles, un air que je ne connais que trop bien.

Une grande bannière colorée en train d'être suspendue entre deux boutiques au-dessus de l'Allée par un Rampant attire mon attention. L'homme grimpe le long de la façade lisse de l'échoppe comme s'il avait de la colle sur la paume des mains et la plante des pieds. Tandis qu'il fixe la corde reliant la bannière au mur, je reporte mon attention sur les mots en grosses lettres noires sur le fond vert de la toile :

La sixième édition des Épreuves de la Purge se prépare.

Souvenez-vous de la Purge. Louez la peste.

Pour l'honneur de votre royaume,

de votre famille, et le vôtre.

Vous pourriez être le prochain vainqueur des Élites.

Je manque de m'étouffer avec un morceau de pomme. Les Épreuves de la Purge ne prêtent pas à rire, mais je ne peux m'empêcher de trouver comique qu'elles soient présentées comme une célébration. En l'honneur de la Grande Purge, il y a trois décennies de cela, les Épreuves ont été créées pour donner les capacités surnaturelles d'Ilya en spectacle, pour la fierté du royaume des Élites.

En ce qui me concerne, je ne considère pas que tuer des gens soit honorable, ni pour moi, ni pour mon royaume, ni pour ma famille – même s'il ne me reste personne à qui faire honneur. Et pourtant, tous les cinq ans, de jeunes Élites combattent dans ces jeux, pour la gloire et pour l'argent, avec l'espoir de faire bâtir un château confortable où se tapir pour échapper aux traumatismes causés par ces Épreuves.

Mais c'est le fait que les Élites de bas statut, ceux qui possèdent des pouvoirs défensifs ou banals, soient censés croire qu'ils ont une chance de gagner ces jeux tordus qui me fait vraiment exploser, de rage comme de rire. Je me sens soudain comme engourdie en observant les visages enthousiastes qui m'entourent

et se pressent sous la bannière en la pointant du doigt, tout sourire.

Nous sommes les premiers à mourir.

Les Élités qui concourent ne sont pas *choisis* mais plutôt nés pour accomplir ce destin. Ils sont toujours de sang royal ou font partie des familles proches du pouvoir. Je scrute la foule, passant d'un visage ravi à l'autre. Depuis que le roi nous a permis de désigner ceux qui nous représenteraient, les quelques Banals jetés dans les Épreuves ne sont là que pour assurer le divertissement.

Bien que le roi persiste à dire qu'il est *inconvenant* de tuer d'autres Élités dans l'Arène, ce n'est un secret pour personne : la mort participe également aux jeux. L'agonie d'adolescents rend les choses infiniment plus intéressantes, et si les Élités ne veulent pas tuer, c'est le roi qui s'occupera de tirer les ficelles.

Je me fraie un chemin dans la foule sous la bannière ; ici, on discute de qui représentera la Pillards, là de ce qu'on fera avec l'argent de la récompense.

Je n'ai jamais vraiment envié le sort des Élités. Mais l'idée de concourir dans les Épreuves me confirme à quel point je suis reconnaissante de n'être rien et de n'avoir d'importance aux yeux de personne.

Complètement Ordinaire.